



Mensuel de l'Union Nationale des Amicales de Camps de Prisonniers de Guerre
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DES AMICALES DU STALAG VB
ET DES STALAGS X A, B, C.

Rédaction et Administration :
68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9°)
Téléphone : 874-78-44 (poste 38)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

Rencontre

Nous nous sommes rencontrés à la sortie du métro Chaussée-d'Antin. Une de ces rencontres que seule la capitale peut se permettre de nous octroyer une ou deux fois dans une vie. Un vieux dictionnaire français énonce sentencieusement : « Seules les montagnes ne se rencontrent jamais ! ».

C'était la deuxième fois, depuis notre captivité, que notre ami G... et moi-même nous rencontrions.

La première fois, c'était en juin 1953, sur le trottoir de la rue de la Chaussée-d'Antin, et cette rencontre mémorable avait été relatée dans Le Lien de juillet 1953.

Ceux qui possèdent la collection du Lien peuvent s'y reporter et y relire le compte rendu de notre conversation ; pour les autres, ceux qui n'ont pas la collection et ceux qui ont rejoint l'Amicale depuis 1953, je vais leur dire simplement que G... était un K.G. que j'avais connu, en hiver 1940, à l'hôpital du Waldhotel à Villingen, où il était venu préparer une évasion, qu'il a d'ailleurs magistralement réussie, au début du printemps 1941. Pour lui permettre de rester plus longtemps à l'hôpital, je l'avais fait engager par le patron du magasin, l'ineffable Wohlfarth, pour servir d'homme de peine et faire le ménage au bureau, ce qui lui évitait la visite du matin du docteur allemand. Quand le moment pour lui fut venu de partir en kommando pour tenter la belle, il vint, dignement, rendre son tablier. Nous nous séparâmes le cœur gros, car pendant trois mois nous nous étions estimés mutuellement. C'était notre première amitié K.G. D'un caractère jovial et bon enfant, G. n'engendrait pas la mélancolie et sa compagnie était vivifiante pour le moral d'un P.G. Je lui en sais toujours gré de m'avoir permis d'affronter sans trop de dégât les premiers mois de la captivité. Comme il appelait, à toutes occasions, les mânes de Buffalo à la rescousse, nous l'avions tout simplement surnommé Bill.

Bill avait fait partie de l'Amicale dès sa fondation. Quand nous nous étions rencontrés en 1953, il avait tout simplement refusé le mandat-cotisation que notre service comptable lui avait adressé. Après une ample discussion devant le comptoir d'un bar de la rue de Provence, il m'avait réglé sa cotisation 1953. Il continue toujours à être des nôtres et verse, comme tout bon amicaliste qui se respecte, sa cotisation régulièrement, avant la fin de l'année, ainsi que ses bons de soutien. Il y joint même toujours un beau supplément pour notre caisse de secours...

— Alors, vieux Bill, toujours bon pied, bon œil ?

— Comme tu vois, frais comme un gardon... mais toi, tu n'as guère changé !

— Ne charrie pas. La septantaine n'a jamais arrangé un bonhomme... Mais dis donc, toi, par contre, il m'a fallu quelques secondes avant de te reconnaître... avec ta barbe...

— Une fantaisie, comme Buffalo ; sauf que lui la portait en pointe... Mais on ne va pas passer notre vie à nous faire des compliments... si on allait s'en jeter un !

Et nous voici, quelques instants après, juchés tous les deux sur des tabourets, dégustant chacun un demi bien tiré.

— Je dois tout d'abord, mon cher Bill, te féliciter de la constance que tu apportes pour régler tes cotisations à l'Amicale et je n'ai pas l'impression que tu m'en veuilles de t'avoir, un certain jour, il y a bien longtemps...

— En 1953 !

— Fichtre ! déjà presque un quart de siècle ! Comme le temps passe !... Oui, je crois que tu ne m'en veux pas de t'avoir extorqué, ce jour-là, le montant de ta cotisation que tu avais honteusement refusé à la présentation, par poste...

— Ne m'en parle pas. Quand je vois avec quelle constance, quelle persévérance vous continuez à maintenir entre nous, les anciens des stalags, cette amitié que nous avons forgée là-bas, j'ai presque honte de ce refus...

— Tu vois qu'il ne s'agissait simplement que d'un moment de réflexion pour expliquer ton refus. Tu aurais pensé, à ce moment-là, aux copains que tu abandonnais, tu n'aurais pas fait ça ! Et... tu ne regrettes pas d'avoir repris contact !

— Mais bien sûr que non, mon cher rédacteur ! Au contraire, j'en suis ravi... Comme disait Buffalo, faut jamais revenir en arrière, because les Indiens... Et je bénis le ciel qui m'a mis en face de toi aujourd'hui, pour te prouver toute ma reconnaissance... Patron, remettez-nous ça ! Il vous faut une sacrée dose de courage, au bureau de l'Amicale, pour tenir le coup, mois par mois, comme vous le faites...

— Il suffit d'un peu de dévouement, Bill...

— Et de beaucoup d'optimisme... Si, si, de beaucoup d'optimisme.

— J'accorde cet optimisme ; mais ne crois-tu pas que la solidarité née dans les camps n'a pas laissé de trace profonde chez les anciens P.G. et qu'elle s'est transformée, petit à petit, en une amitié sincère ? Nous nous connaissons trop bien, tous, pour nous oublier...

— C'est pourquoi Le Lien est indispensable. Quand il arrive à la maison, j'ai l'impression que c'est un copain qui vient me rendre visite...

— Merci !

— Si, si, je ne bluff pas. Pour te dire mieux, c'est toujours Le Lien, dans mon courrier, qui est ouvert le premier... et aussitôt je fonce sur le Courrier de l'Amicale. Ça, c'est une trouvaille ! Tu y retrouves des amis que tu croyais à jamais disparus... C'est une chaîne de souvenirs qui n'a pas de fin... C'est remarquable, non ?

— Je crois que tu as raison. Le nombre de courrier que nous recevons nous en apporte un constant témoignage.

— Soyez fiers, les gars, de votre travail. C'est du bon boulot !... Et puis j'ai beaucoup aimé votre campagne pour la retraite du combattant...

— Oui, ça n'a pas été tout seul. Avec la Fédération, nous avons lutté pied à pied pour obtenir notre dû. Et nous avons réussi.

— Passer de zéro en 1958 à quatre-vingt mille anciens francs en 1978, c'est plus qu'un succès, c'est un triomphe !

— Bien tardif, mon cher Bill, bien tardif ! Car n'oublions pas nos aînés qui, eux, se sont farcis la retraite à 35 francs en 1959, à 50 francs en 1973 et 1974...

— A quoi y pensaient, les types qui nous ont octroyé de telles aumônes ? Y se foutaient un peu des P.G., non ? J'ai un brave copain Belge qui se marrait, à chaque fois qu'on se rencontrait, et qui me disait : « Qu'est-ce que ça signifie, ce pourboire que te donne ton gouvernement ? Pour trinquer au 14 juillet ? »

— Il faut reconnaître que notre retraite A.C., à côté de celle que perçoivent nos amis belges, c'est de la roupie de sansonnet... On a plutôt l'air de clochards...

— Il paraît que c'était une question de budget...

— Ah ! y me font marrer, avec leur budget... C'est comme celui de la Sécurité sociale, qui était en déficit... Mais quand on a octroyé, avec juste raison d'ailleurs, la retraite aux agriculteurs, aux artisans et tutti quanti, où c'est t'y qu'on a frappé pour leur filer l'oseille, hein ? Où c'est t'y ?

— A la Sécurité sociale !

— Ben alors... Trouver de l'argent dans une caisse vide, faut être fortiche ! Non ? Alors tu sais, quand j'entends parler de déficit dans un budget, je me marre doucement... Ce qui n'a pas empêché, because les élections qui s'avancent, de porter notre retraite à un taux presque convenable... c'est-à-dire à près de 190 F en 1975, à près de 530 F en 1977, pour arriver à l'indice 33 en 1978, c'est-à-dire à près de 800 F ! Avec la retraite à 60 ans, on peut dire que tout ça est dû à l'action de nos organisations P.G. Mais attention, il ne faut pas s'endormir sur le râti ! Souviens-toi que De Gaulle, qui ne nous aimait guère, nous les anciens P.G., avait supprimé d'un trait de plume la retraite à tous les anciens combattants, sous le prétexte que de défendre sa patrie n'est pas une chose monnayable. Les anciens combattants de 14-18 eurent vite fait de lui faire comprendre que s'ils n'entendaient pas monnayer leur honneur d'anciens combattants, il y a des choses qui ne se faisaient pas et que si quel'un, très haut placé, avait dit « Ils ont des droits sur nous », ils entendaient le faire valoir... Et De Gaulle a cédé. Pour ceux de 14-18, mais pas pour nous. Il a fallu toute votre action et toute votre persévérance pour qu'on en arrive au réajustement. Tout ça vaut bien les 15 F de cotisation par an...

— 20 F à partir de 1978, mon vieux Bill.

— 20 F si tu veux. Ce n'est pas cher payer pour tout ce que vous nous offrez... et avec en prime Le Lien... C'est du bon boulot ! Mais il faut que tous les copains se maintiennent derrière vous... Il faut vous soutenir par notre nombre et notre détermination. Car autrement, gare aux coups fourrés. Nous ne sommes pas à l'abri d'une foucade de nos ministres ou de nos députés. Veillons au grain. Il serait vraiment dommage que nos jeunes camarades soient, dans l'avenir, victimes du même carambolage que celui qui nous fut fait il y a plus d'une vingtaine d'années.

— Nos camarades le comprennent bien. Nous enregistrons des adhésions, ce qui semble incroyable, mais notre action apparaît si déterminante, si productive, qu'elle attire les indécis et emporte leur acquiescement...

— Eh bien, tant mieux. Tu m'en vois ravi. Si un jour j'ai failli faire une... erreur (il n'a pas dit ce mot-là, mais un autre, qui n'est pas dans le dictionnaire et que vous pensez !), il ne faut pas que ça se renouvelle. J'ai compris la leçon et, tu le sais, je suis un très bon élève... Un peu rancunier. Pourtant...

— Rancunier, Bill, et pourquoi ?

— Oh ! ça n'a rien à voir avec la vie civile. Ça se passe au temps de ma captivité...

— Aurais-tu souffert de brimades lors de ton passage au Waldho ?

— Non mais, ça va pas, la tête ! A l'hôpital, il n'y avait que des gars sympas. Mais au camp, avec certains shleuhs, ça n'allait pas tout seul... Et avec un feldwebel, j'avais un drôle de contentieux à solutionner.

— J'avais, dis-tu ; est-ce que, par hasard, ce contentieux n'existe plus ?

— Eh bien oui, tout bizarre que cela te paraisse... Et depuis peu.

— Raconte-moi ça.

— L'histoire a commencé au début d'octobre 1940. J'avais trouvé une planque parmi les gars qui allaient travailler en ville... Comme boulanger, on m'avait affecté chez un restaurateur de Villingen. La bouffe était assez copieuse, je me tapais les restes des clients et j'allais me rafraîchir à la cave, quand j'avais soif, en tirant la bière directement au fût, allongé sur le sol, la bouche ouverte sous le robinet. Je supprimais les intermédiaires... pas vu, pas pris. Tous les matins, nous étions rassemblés devant le poste pour l'inspection par le feldwebel de semaine. Ce jour-là, c'était « Gueule en or » qu'était de service. Tu as connu cette ordure, du moins de réputation... Toute la mâchoire auréfiée, des yeux bleu lavande... une badine à la main ; toujours suivi d'un chien blanc, un loulou.

— Je connais l'individu. Il a d'ailleurs fait des siennes à Heuberg.

— Eh ben dis donc, je plains les pauvres types qui sont passés sous sa coupe. Revenons à mon histoire... Je me trouvais au dernier rang de la petite troupe qui allait d'un instant à l'autre franchir les barbelés, quand je reçus soudain, sans motif apparent car je me tenais bien tranquille sur mon rang, un formidable coup de pied dans les fesses, qui m'envoya choir sur le copain qui était devant moi. Le temps de me retourner et de me préparer à engueuler le type qui s'amusait ainsi à mes dépens, qu'une baffe magistrale me coupa la gueule en deux ! Et alors je vis ce mec, toute mine d'or à l'extérieur, qui m'envoyait des postillons à la face tout en éructant je ne sais quelles injures en allemand... Qu'est-ce qu'y voulait, ce type ? D'après l'interprète, c'étaient mes bandes molletières qui étaient mal ficelées... Tu parles ! Tu connais notre

(Suite page 2.)

Concours de cartes postales

Il aurait été vraiment dommage de ne pas organiser un tel concours. Quel succès ! De tous les coins de l'Hexagone, au-delà des frontières, par-delà les mers et même... de la capitale, les cartes postales se sont abattues, par légions, sur notre siège social, toutes plus ravissantes les unes que les autres... Que le choix va être difficile !

Nos amis ont voulu participer à ce modeste concours, qui est plus une preuve d'amitié qu'une compétition, pour bien montrer qu'ils sont intéressés par nos initiatives et qu'ils veulent, même de très loin, coopérer à notre action. Merci !

Si vous saviez comme cet afflux de messages nous fait chaud au cœur ! Par centaines, elles sont là, dans la boîte qui leur a été réservée, attendant que le jury délibère sur leur sort... Plaignons-le, ce malheureux jury, qui va devoir extirper de tant de magnificences deux ou trois lauréats. Il lui faudra plusieurs réunions pour arriver à un accord. Aussi le résultat définitif du concours de la plus belle carte postale et de la plus humoristique ne pourra-t-il être publié que dans le Lien de novembre 1977. Laissons le temps aux jurés d'établir leurs pronostics.

Ce concours ayant plu à nos lecteurs et amis, nous allons le rendre annuel et étudier un règlement plus circonstancié car, vraiment, il est dommage, dans le concours 1977, de ne récompenser que quelques lauréats, alors que tous les concurrents ont vraiment fait preuve d'un goût artistique très sûr et un humour très éclectique.

Et maintenant, laissons le jury travailler en paix... Avec tous nos encouragements !

Rencontre (suite)

tenue vestimentaire à cette époque. J'avais la moitié d'une bande bleue à un mollet et à l'autre une bande kaki. Y paraît qu ça déplaît à Monsieur « Gueule en or ». Puis ce connard-là s'est mis à se fendre la pipe, comme s'il venait de faire une bonne plaisanterie, pendant que son espèce de clébard jappait de contentement. Toute cette scène de brutalité pour amuser son chien ; nous étions bien des pauvres types... de vrais esclaves ! Puis la petite troupe partit comme si rien ne s'était passé. Mais moi, je suis resté quinze jours sans pouvoir m'asseoir, tant le coccyx me faisait mal. Le brutal contact de la botte cloutée avec mes fesses avait laissé des traces. De plus, il avait failli me décrocher la mâchoire et j'avais de la peine à remuer mes mandibules. Je lui en ai voulu à mort, à ce type. Et je m'étais juré qu'à la libération, je le retrouverais et lui rendrais la pareille.

— C'était donc ça ton contentieux ?

— Comme tu dis, c'était... Car maintenant, le litige est réglé.

— Comment, tu as rencontré « Gueule en or » ? Je croyais qu'il avait été pendu par les prisonniers russes ?

— Pendu ? Ce serait une bonne nouvelle si c'était vrai... Mais il n'est pour rien dans ma satisfaction actuelle. Je ne sais si tu as vu à la télévision la fameuse série anglaise « Histoire de la seconde guerre mondiale ». Eh bien, c'est en regardant ce chef-d'œuvre, car c'est un chef-d'œuvre, que j'ai obtenu réparation. Il y eut 26 émissions, toutes remarquables. On a pu enfin se donner une idée de ce qu'a été cet énorme cataclysme mondial qui a dévasté le monde pendant plus de cinq années. Les émissions françaises relatives à la seconde guerre mondiale semblaient bien minables à côté. Et il y a, en particulier, une émission sur la libération des camps que j'aurais bien voulu voir passer en France depuis fort longtemps... Mais voilà, c'est une émission anglaise, et ça change tout ! Quels veinards, les anglais, d'avoir une telle télévision !

— Je l'ai vue aussi, cette émission qui passait l'après-midi. En effet, elle était remarquable. Mais en quoi a-t-elle solutionné ton contentieux avec le sinistre « Gueule en or » ?

— Tu vas comprendre... Puisque tu as vu cette émission, tu te souviens de ces prisonniers français qui accueillent, drapeau en tête, leurs libérateurs anglais. Ils sont sur le bas-côté de la route, acclamant les troupes victorieuses... Quand soudain surgit devant eux, sur le bas-côté, un feldwebel allemand, les mains derrière la nuque, aiguillonné par un

Tommy, baïonnette au canon. Le gradé allemand, qui semblait être le responsable du kommando car il avait sa casquette au lieu du casque, arrive à la hauteur du premier français qui le regarde venir d'un air béat et tout attendri... Il allait croiser le groupe des ex-gefangs, quand soudain le premier français fait un demi-tour à gauche de toute beauté et son pied droit, lancé à la vitesse V, va heurter la partie noble du feldwebel, qui du coup fait un bond en avant et se met à courir, quand, passant à la hauteur du porte-drapeau, un second Français lui ajuste à son tour un magnifique coup de pied aux fesses, qui compte dans la vie d'un homme et qui le fait plonger tête en avant dans le fossé. Mais avant de toucher terre, il a eu l'indicible bonheur de recevoir sur la tête le drapeau français, dont la hampe se brisa net, tant le coup avait été appliqué avec douceur... Des ex-gefangs charitables se précipitèrent à cinq ou six pour relever leur feldwebel et, pendant qu'ils le tenaient par les bras, le porte-drapeau, qui n'avait plus son emblème, lui bourrait la gueule à grands coups de poings... du droit, du gauche... ça partait dans tous les azimuts. Sous l'œil impassible du Tommy, l'arme au pied. Devant tant de preuves de reconnaissance, le feldwebel, l'œil vitreux, le nez épanoui comme une colombine, remerciait son Gott Hitler en couinant comme un goret des actions de grâce... Moi, je me fendais la pipe ! Et je gueulais : « Vas-y ! Encore ! Ma femme se demandait si je n'étais pas fou, de crier de la sorte. Mais moi, au lieu du feldwebel, je voyais « Gueule en or » et, à la place du porte-drapeau, c'était moi qui lui servait la raclée aux petits oignons... Voilà comment j'ai résolu mon contentieux avec cette peau de vache.

— Je te dirai que moi aussi, pourtant je ne suis pas un sanguinaire, j'ai pris un plaisir évident à voir cette correction méritée. Car il n'y a aucun doute là-dessus, ce feldwebel devait être singulièrement adoré de ses gefangs, tant ils mettaient de conviction à le manifester... Comme quoi il faut se méfier, dans la vie, des retours de bâton. Tu as eu la chance de ne pas connaître le sort que réservaient les Allemands aux prisonniers russes. Mais véritablement, envers ces hommes, les Allemands furent inhumains... et je crois que les prisonniers Allemands en Russie payèrent leurs écarts humanitaires.

— D'après cette émission, un million cinq cent mille prisonniers allemands périrent en captivité. C'est énorme.

— Oui... un million cinq cent mille prisonniers allemands ne revinrent pas de leur captivité. C'est surtout dans les camps de Russie qu'il y eut une telle mortalité. Il y a bien cette Croix-rouge internationale et aussi cette Convention de Genève... Mais les Allemands périrent par où ils avaient péché. Avec les Russes, ils ne s'attendaient pas au retour du bâton. Ils se croyaient invincibles et ils en abu-

saient. Les camps de P.G. russes en Allemagne c'étaient des Dachau, Buchenwald, Auschwitz et autres Struthof... Les P.G. y mouraient par milliers sous les coups et fautes de nourriture. La Croix-rouge n'entraînait pas dans ces camps, on lui refusait l'entrée. Alors tu penses, après la guerre, si les Russes se sont vengés...

— Eh oui ! Notre bon La Fontaine l'a bien dit : « La loi du plus fort est toujours la meilleure » ! Toutes les conventions du monde n'y changeront rien.

— Il faut espérer, mon cher Bill, qu'après avoir vu cette série anglaise à la télévision, les dirigeants de tous les pays auront compris que la guerre n'est résolue rien ; elle apporte le malheur, la destruction, la mort... Il n'y a pas de gagnant dans cette sinistre aventure. Tout le monde trinque.

— Dis donc, ça ne devient pas gai, notre rencontre. Patron, une autre tournée. On va trinquer à notre façon, à l'amitié. C'est plus convenable. En parlant d'amitié, ça me fait penser que l'an prochain en 1978, si je n'ai pas un obstacle de dernière heure, infranchissable, je serai à l'Assemblée générale et au banquet.

— Très bien. L'Assemblée générale aura lieu dimanche 2 avril 1978 et sera suivie d'un banquet toujours gastronomique, dans les salons Delbor Paris.

— Je note ça sur mon agenda. Ça y est ! Tu ne comptes sur moi ; car vois-tu, c'est marrant, mais en vieillissant, on veut revoir les bons vieux pains qui ont partagé nos peines et nos misères. Et puis, quoi, il ne sera pas dit que je n'aie assisté à un banquet de l'Amicale.

— Bravo ! Si tous les amicalistes parlaient comme toi, le 2 avril, nous aurions une salle formidable.

— Et puis, quoi... rien que pour rendre hommage à ceux qui se dévouent pour nous, on peut faire un effort. Car après tout, nous, les humbles cotisants, nous profitons de la situation. Soyons justes, nous devons un grand merci, non ?

— Celui qui moissonne et celui qui a semé réjouiront ensemble !

— Qui a dit ça ?

— Un gars formidable, mon vieux Bill, et qui s'y connaît en amitié.

— Qui ça ?

— Jésus.

Henri PERRON.

N.D.L.R. — Dans le compte rendu de la réunion du 2 avril à Nantes, il a été omis :

Parmi les présents, Raoul GROS.

Excusé pour raison de santé : LEDUC.

Un beau livre de P.G.

Grâce à l'extrême obligeance de notre ami Maurice LECOMTE de Vernantes, je viens de lire un beau livre sur une évasion de Rawa-Ruska prolongée par le récit tragique de la résistance polonaise en 1942 et de faire la connaissance d'un auteur remarquable. Le livre : Marouska ; l'auteur : Armand Toupet.

La lecture de « Marouska » m'a enchanté. Ce livre tient la distance : 285 pages pleines de sève, d'aventures et d'amour. Je ne vais pas vous raconter l'histoire émouvante que contient « Marouska », voici la présentation qui en est faite au verso de la couverture :

« 1942. Un prisonnier de guerre français s'est évadé du camp de Rawa-Ruska, en Ukraine polonaise où il était interné. Il a vingt-deux ans. Seul, à travers les immenses plaines et les montagnes sauvages, il tente de rejoindre le Consulat français de Hongrie. Il n'y parviendra pas. Un jour, il tombera, épuisé. Marouska, jeune partisane de dix-sept ans, le sauvera et le conduira dans son humble famille. Soigné, réconforté, il sera adopté par le village et mènera la vie dure de ses habitants. Il participera à leur lutte contre l'ennemi. Marouska et lui s'aimeront d'un amour juvénile, merveilleux, tragique. Ils rêveront d'une vie meilleure, loin des combats, au sein d'une liberté enfin reconquise. Y parviendront-ils ? Succomberont-ils entre les mains du colosse germanique qui les étirent ? »

En plus de son histoire, ce livre vous apportera des témoignages poignants de la vie des partisans polonais et ukrainiens. Il vous fera connaître ce que fut leur lutte contre l'occupant, contre les S.S. et contre la L.V.F. A ce sujet, il sera un document accablant, criant de vérité. En outre, il vous livrera une véritable étude des mœurs de ces campagnards.

Cet ouvrage vous est offert au prix de 32 F franco.

Le versement est à effectuer à TOUPET Armand, 18250 Henrichemont, soit au C.C.P. Orléans 869-23, soit par chèque bancaire ou de fonds particuliers.

Si vous désirez une dédicace de l'auteur, mentionnez bien vos nom et prénom.

« Marouska » a obtenu le prix international « Camille Engelmann ».

L'ouvrage est de format 15 x 21, imprimé sur papier de premier choix et possédant une couverture forte. Avec ses 285 pages, que vous lirez d'une seule traite, il aura une belle place dans votre bibliothèque.

Faites confiance à l'auteur, vous ne serez pas déçus.

Du même auteur, livres encore disponibles :

« Combat pour les V1 », une grande histoire de guerre, d'espionnage et d'amour. Prix : 29 F.

« La fille de Karl », deux générations, deux façons de penser, une seule d'aimer. Toute la captivité d'un P.G. français dans un kdo à la campagne. Prix TTC : 29 francs.

Et maintenant, chers amis de l'Amicale VB-XABC, tout le plaisir de la lecture est pour vous.

H. PERRON.

COURRIER DE L'AMICALE

Les vacances se poursuivent. Ceux qui en ont terminé gardent le souvenir de vacances plus ou moins ensoleillées et plus ou moins longues selon qu'ils sont travailleurs ou retraités. A ceux qui partent en septembre, le temps, plus clémente, leur donnera l'occasion de passer d'agréables vacances, reposantes et calmes.

Quand paraîtra ce « Lien » d'octobre presque tous les voyageurs auront regagné leurs pénates et nos amis s'apprêteront à se confronter avec les mois d'hiver. C'est un cap dangereux à franchir pour nous, anciens P.G. Mais nous arriverons tous à le franchir et nous serons tous là, fidèles au rendez-vous pour saluer le printemps... La roue tourne tellement vite !

Notre petit concours de la carte postale des vacances a dépassé nos espérances, nous en parlons par ailleurs dans ce numéro et les messages d'amitié ont afflué à l'Amicale. Merci à tous.

Avec la retraite arrivent les transferts. Nous faisons en sorte de les communiquer à nos amis pour qu'ils ne perdent pas de vue leurs anciens compagnons de captivité.

Ainsi, notre ami l'abbé BOUDET Louis, Méraçq, 64410 Arzacq-Arraziguet, nous écrit-il :

« Chers amis de toujours... Allo !-Allo ! — Ici un heureux P.G. qui « bat » à la retraite depuis le 1^{er} août. Sa nouvelle adresse (qui n'est autre que celle d'il y a sept ans) : abbé BOUDET Louis, Méraçq, 64410 Arzacq-Arraziguet. Un retour aux sources, aux coquelicots, au chant des oiseaux !

A tous — connus, inconnus — ma fidèle amitié. »

Nous souhaitons à notre cher abbé une longue et heureuse retraite.

Notre ami Paul REAL, 101, rue Balard, 75015 Paris, nous écrit :

« Veuillez, s'il vous plaît, prendre note de mon changement d'adresse, indiquée ci-dessous, afin que je puisse recevoir notre journal, qui nous apporte tant d'amitiés... »

Notre ami l'abbé Maurice BRISMONTIER a quitté son poste de curé de St-Patrice de Rouen. Il est devenu en même temps que chanoine titulaire de la cathédrale, aumônier d'une maison de religieuses et personnes âgées, la « Résidence Sainte-Anne, 3, rue de Joyeuse, 76044 Rouen, Cedex.

Longue et heureuse retraite à mon cher chanoine, avec l'espoir de vous rencontrer à Paris (peut-être à l'occasion de l'Assemblée générale ?) car votre nouvelle fonction vous donnera moins de soucis et de fatigue que le poste que vous venez de quitter.

Notre ami PSAUME Fernand, 32, rue François-Hubon, 6001 Marcinelle (Charleroi) Belgique, a, par le camarade belge Jacques GUYAUX, de Conillet (Charleroi), pris connaissance de l'existence du Lien et nous adresse son adhésion.

Nous sommes heureux d'accueillir notre ami PSAUME parmi notre grande famille amicaliste et nous lui adressons nos meilleurs souhaits de bienvenue.

Notre ami LOISEL Lucien, route de Dieppe, 60100 Milly-sur-Therain, nous écrit :

« Je suis toujours très heureux de lire notre journal Le Lien et je vous remercie.

Je vois plusieurs petits articles au sujet de ce camp de représailles du Heuberg, camp où j'ai séjourné deux mois comme certains de mes camarades.

Vous dites : nous ferons des démarches pour ce camp ait certains avantages. Moi, qui ai passé une partie de l'hiver 1941, j'en sais quelque chose ! vous pouvez obtenir un résultat pour ce camp, faites pendant qu'il y a encore des vivants, car vous savez comme moi, ça va vite ! Je vois sur le précédent journal le décès d'un de mes camarades, que j'ai connu dans ce camp : QUAY, de Villeurbanne. Cela me fait de la peine car lui, comme beaucoup d'autres, n'aura pas connu ce que nous pourrions peut-être obtenir. »

Nous aussi, au Bureau, nous avons beaucoup de peine de la disparition de notre ami QUAY, qui était un ardent amicaliste. Comme tant d'autres, il n'aura pas bénéficié des avantages qui nous sont accordés, trop tardivement. Il faut avouer qu'accorder, 32 ans après la fin de la guerre, quelques avantages aux anciens combattants de 39-45, il ne faut pas se réveiller à bonne heure ! Le Gouvernement français sort un peu tard de sa léthargie ! Un peu tard pour nos bons compagnons qui ont quitté la route ! Quant à ceux d'Heuberg et des camps disciplinaires en général, il leur faut encore attendre. Toujours attendre ! Jusqu'à quand ? Nos dirigeants cherchent à activer le processus. Mais face, on oppose la force d'inertie... Le moment pour

TRANSACTIONS

IMMOBILIERES ET COMMERCIALES
ASSURANCES CREDIT

AGENCE IMMOBILIÈRE BASTIAISE

CABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA

Téléphone : 31-38-02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts immobiliers - Locations, etc...

est venu où il faut se prononcer, car les élections ne sont pas loin... C'est notre seule chance de salut. Profitons-en.

Notre vice-président **Henri STORCK** a fait en septembre sa cure annuelle de bains de boue à Dax, sans pour cela abandonner son devoir de dirigeant. Voici sa dernière lettre, écrite devant un verre de Jurançon, car la boue... ça donne soif!

« Il paraît qu'à Paris la fraîcheur et quelques pluies conservent le teint frais! Nous, ici, brûissons à vue d'œil! Il fait une chaleur et un soleil qui ne nous laissent pas en repos, sauf la nuit!

« Les copains ont l'air d'ignorer que nous avons un siège à Paris, pourvu de collaborateurs actifs et valables, car je reçois pas mal de courrier. A ce courrier, j'ai six lettres en chantier et une secrétaire qui prétend être en vacances... La meilleure, c'est celle d'un copain qui devrait toucher la retraite du combattant depuis 1968 mais qui n'ose pas la réclamer, car il a peur que sa carte datée de 1954 ne soit plus valable!

Voici deux adresses pour envoyer Le Lien (propagande) : M. Henri POIRIER, « La Mouillère », Céaux, 50220 Céaux et M. Célestin LEHOUC, Servon, 50170 Pontorson.

Encore pour plusieurs évolutions « boueuses » et nous rentrerons bien fatigués et je serai le jeudi 6 octobre au Bouthéon...

« Vu au départ de notre cure ROGEON Louis à Parthenay, adhérent depuis Lourdes; Germaine BARON à Biganon, qui a de la peine à remonter le courant. Ces

Champagne LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. VB)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demander prix

jours-ci, je verrai Mme LACLAVERIE, à Plaisance (N.D.-L.R. : une carte confirme cette rencontre) et RIBET Jules à Saint-Gaudens. Au retour, arrêté à Biganon, à Sainte-Foy-la-Grande pour notre ami RAYNALD, à l'Abbaye de Bassac pour notre ami le R.P. MEUNIER et à La Teste pour une rencontre des X chez PINLON en compagnie de Maurice CADOUX. En cure, j'ai retrouvé Louis LEMOINE, du Nord, que j'avais fait adhérer l'année dernière.

Comme tu le vois, cure de repos! Notre sympathique angevin ne perd pas de temps... Partout où il va, que ce soit en vacances, en cure, en congrès, il n'a qu'une idée : porter la bonne parole P.G. et faire connaître sa chère amicale. Souhaitons que sa cure lui apporte de nouvelles forces pour affronter l'hiver qui s'approche, et au plaisir de te voir le 6 octobre avec ta fidèle Jeanne, cher vieux globe-trotter.

De notre ami **Louis REZ** et de Madame, une carte de vacances de Saulieu :

« Un bon souvenir à tous de fin de vacances, parmi les fleurs et les roses. Je n'ai pas eu le plaisir de rencontrer l'ami Maurice, chatelain de Liernais! Toutes mes bonnes amitiés et « vigoureuses » poignées de main à tous, sans oublier notre cher rédacteur en chef et le sympathique président. »

Nous reverrons notre sympathique chef d'orchestre le 2 avril 1978 dans les salons Delbor, où il fera danser nos vieilles jambes et entraîner nos joyeuses farandoles. Mais nous espérons bien voir notre ami Louis avant cette date au siège...

De notre dévoué vice-président **Roger HADJADJ**, le sympathique dirigeant des anciens de Schramberg, cette carte :

« Cette année, il n'y a pas de « Dauphiné ». Les vacances se passent à Clichy. La santé de maman ne m'a pas permis de partir. Je pense quand même bien à vous. Merci à Lulu pour sa gentille carte. Toute mon amitié à l'Amicale de Schramberg ainsi qu'à tous les amis de l'Amicale VB-XABC. Bons baisers de maman pour tous. Bien à vous. » Tous nos vœux, mon cher Roger, pour la santé de ta maman que nous embrassons tous et à qui nous rappelons notre bon souvenir. Quant à toi, nous espérons te voir bientôt à l'un de nos premiers jeudis et tous nos souhaits de prospérité à ta chère Amicale de Schramberg.

Deux anciens du Waldho qui se rencontrent en Bretagne, nos amis **Pierre VIVIER** et **Raoul BERTIN** se racontent, bien entendu, des histoires de Waldho en parlant des amis et leur adressent leur amical souvenir.

Nos amis **René et Léa PARIS**, de Vonnas, ont remonté ensemble cette belle vallée du Rhin, ce qui a rappelé des souvenirs! Nos deux touristes n'oublient pas leurs amis du 605, auxquels ils adressent leurs amitiés ainsi qu'aux amis PERRON, LANGEVIN, ROSE, PONROY...

Une carte d'Aix-en-Provence, officie la rencontre de nos amis **RYSTO** et **GENOIS**. L'ami Raymond, rentrant de vacances en Algérie, près du fiston, s'est arrêté chez l'ami Mario, où l'accueil réservé aux anciens du VB et du Waldho est toujours très apprécié. L'ami Mario adresse son bon souvenir à tous ceux du Waldho et de Rheinfelden. Quant à Raymond, nous le verrons un de ces prochains jeudis.

Notre ami **M. DREVON**, 9, rue du Général-Rambaud, Grenoble, nous adresse une carte d'Angleterre. Décidément, c'était le grand exode vers l'Angleterre cet été des gars de l'Amicale. L'ami DREVON adresse son amical souvenir à tous ceux du Lien et pense rencontrer à son tour notre cher président d'honneur, notre vaillant doyen BURNEL, dans sa thébaïde normande. Nos bonnes amitiés à l'ami BURNEL et à notre ami grenoblois.

Une carte de notre ami **Maurice ROSE**, notre secrétaire général, qui a quitté ses fonctions de P.D.G. pour prendre des vacances bien gagnées dans son pays

morvandiau et qui pratique assidûment à Liernais, dans son castel, « le retour à la terre ». Les brouettées succèdent aux brouettées et on a peur dans la région de voir s'élever un énorme terril qui cacherait le soleil! Avec le « bras de fer » de notre secrétaire général, il faut s'attendre à tout. L'ami **DUCLoux**, de La Guiche, est venu en voisin voir l'état des travaux. Il n'a pas vu notre Maurice, qui devait être en train de creuser dans ses terres... Rassurez-vous, il est sorti de son trou, car on l'a vu au Bureau!

Quant à l'ami **Pierre PONROY**, autre membre du Bureau, il nous fait parvenir de Cannes, où il a rencontré les amis Raymond LEGER et Madame qui se doraient au soleil, un peu fatigués de la Côte d'Azur. Avec Mme PONROY et Thierry, le quintuplette a cherché le beau temps, qui fut rare cette saison sur la côte.

Notre ami **Robert VERBA**, 30, rue Claude-Decaen, 75012 Paris, nous écrit :

« ...Les années passent, les souvenirs s'estompent, mais cependant ceux de notre « séjour » forcé restent encore vivaces en notre mémoire.

Avec quelle ardeur, alors, on se remémorait notre beau pays, nos belles provinces, nos familles, notre maison ou notre quartier; nous nous promettions, une fois libérés de faire des tas et des tas de choses... Nous avions la vie devant nous, la jeunesse, la foi, etc. Dans notre solitude, une camaraderie que nous souhaitons ne jamais oublier.

Pour ceux d'entre nous qui restent, les voici au seuil de ce que l'on appelle pudiquement le troisième âge. Il n'y a là rien de triste, car nous avons appris en captivité à toujours espérer. Dans les moments difficiles, faisons un retour en arrière et pensons à nos désirs d'alors qui, tous, étaient tendus vers un seul but : la liberté.

« En vacances à Arcachon, entouré des miens, je l'apprécie toujours davantage, mais je garde en réserve un souvenir ému de mes anciens camarades, de ces P.G. qui, comme moi, ont passé de longues années privés de tout ce que nous trouvons naturel aujourd'hui. A eux tous et particulièrement à ceux des X, j'envoie mon plus amical souvenir de vacances. »

Notre ami **Jean COLOT**, 23, rue Sainte-Barbe à Freyming, nous envoie un amical souvenir de vacances, sur la côte atlantique et nous dit :

« Bientôt la rentrée, le travail ne manque pas; malgré que je sois depuis 5 ans et demi en retraite. Le plaisir de jardiner mon jardin ainsi que celui de mon fils et, surtout, les orgues ne chôment pas dans les quatre paroisses de Freyming-Merlebach. Mais j'ai seulement un souci, c'est que je souffre depuis quatre ans d'arthrose et rhumatisme à la jambe droite, surtout la hanche, mais j'espère me tirer de l'opération. Mais, hélas! la vie serait trop belle si on n'avait pas une petite peine et c'est ça dans la joie et dans la peine de notre chemin.

Je pense beaucoup de fois aux copains du bureau du Waldho, de la troupe théâtrale, de l'équipe de football et à vous tous qui ont été au Lazarett ainsi que les médecins de toutes les nations. Que fait le capitaine docteur Jean MERLE? L'abbé PETIT toujours au séminaire de Luxeuil, mon cher ami Achille LECLERCQ, du Nord, est-il déjà en retraite? Et je pourrais encore citer beaucoup de noms.

Je termine ma petite lettre en vous souhaitant à tous une bonne santé, avec mon meilleur souvenir.

Votre « Petit Jean » du bureau du Lazarett VB. »

Merci à « Petit Jean » de nous avoir donné de ses nouvelles. Un Lien nous était revenu avec la mention « n'habite plus à l'adresse indiquée ». Mais ce n'était qu'une alerte, le destinataire avait seulement changé de rue. Beaucoup de souvenirs nous reviennent en mémoire car j'ai passé trois ans au Waldho avec « Petit Jean » qui était traducteur au bureau des Allemands. Le dimanche, il tenait les « grandes orgues » à la messe, dans le hall. (Un simple accordéon, ça suffit pour donner l'illusion!) Si tu lis bien Le Lien, Petit Jean, tu dois savoir que le capitaine MERLE est devenu médecin-général, qu'il fait partie de l'Amicale et que nous espérons bien le rencontrer à une de nos assemblées générales, que notre ami Achille est à la retraite dans sa bonne ville de Roubaix et que nous espérons bien pour lui aussi une rencontre à Paris. Quant à l'abbé René PETIT, il a quitté son poste de professeur au Petit séminaire de Luxeuil pour exercer un ministère paroissial dans quatre communes de la Haute-Saône. Nous espérons tous que la hanche de notre ami va tenir le coup, l'arthrose, hélas! est la maladie des K.G. Les bons traitements bien sûr y sont pour quelque chose, mais si l'opération peut être évitée, ce sera une bonne affaire. Meilleure santé, Petit Jean et, avec mon bon souvenir, reçois ma fraternelle amitié. Tous les copains du Waldho t'adressent leur bon souvenir. Et au plaisir de te recevoir au bureau de l'Amicale.

Notre ami **Maurice CADOUX** nous envoie, de Châtillon-sur-Chalaronne, ses cordiales amitiés et son meilleur souvenir de vacances parfumées au Beaujolais. Tous jours fin gourmet, l'ami Maurice!

Notre ami **Louis LASSIDOUET**, 14, cours de la République, 33470 Gujan-Mestras, nous dit que pendant la période des vacances il a vu passer devant sa porte une quantité de touristes de toutes nationalités. Il faut croire, dit-il, si nous ne le savions déjà, que notre pays possède bien des charmes... Alors, ne l'abandonnons pas!

Il a raison, notre ami LASSIDOUET, Par la diversité des cartes postales reçues, nous ne pouvons que mieux admirer la beauté de notre pays et le charme incomparable de ses sites merveilleux.

Notre ami **André VIOUDY**, 41, rue Lachmann, 38000 Grenoble Ile-Verte, adresse son bon souvenir à tous les amicalistes et à tous ceux qui se dévouent pour la cause P.G. Il a, dit-il, été étonné de ne pas recevoir de bons de soutien, « les derniers ». Il souhaite à tous d'avoir passé de bonnes vacances.

Nous ne comprenons pas l'étonnement de notre ami VIOUDY. Les bons de soutien 1977 lui ont bien été adressés. La lettre se serait-elle égarée? En vérifiant la liste, nous constatons que les numéros qui lui ont été adressés ne sont pas gagnants. Et, sur notre cahier de contrôle, les bons de soutien ont bien été réglés par l'ami VIOUDY par chèque bancaire. Alors? Le mystère reste entier.

Une amicale pensée de Jersey, où notre ami **Paul DION**, de Nancy, fait un court séjour. Merci Popaul!

Notre ami **Henri PENEL**, de Metz, nous écrit : « Loin de ma chère Lorraine que j'ai quittée pour

quelques semaines, j'ai mis le cap sur cette belle province, la Touraine, croyant trouver calme et soleil. Hélas! ce dernier est en grève! Néanmoins, je chante, comme Anny, « Ça ira mieux demain ». Recevez, vous le Comité infatigable, et tous ceux du VB, toutes mes amitiés. Bonne santé et courage. »

(A suivre.)

CARNET NOIR

Notre ami **JONSSON**, responsable des Anciens du 605, nous communique :

« Le 7 septembre, Raoul GROS me téléphone : — Notre ami Denis CABANNES est décédé subitement.

Il n'a pas de détails. Il ira à La Teste nous représenter auprès de la famille.

Tous les camarades du 605 adressent à son épouse et à sa famille leurs condoléances les plus sincères. Denis CABANNES a été parmi nous un excellent camarade, toujours de bonne humeur.

Adresse : route de Gazeaux, 33260 La Teste.

Le comité directeur de l'Amicale se joint à ses amis du 605 pour adresser à Mme Denis Cabannes et à sa famille ses sincères condoléances.

Notre ami **Armand GONVERS**, 9, av. du Roi-Albert, 06400 Cannes, ses enfants, petits-enfants, parents et alliés, ont la douleur de vous faire part du décès de Mme Armand GONVERS, survenu subitement à Cannes, le 21 août 1977, à l'âge de 71 ans.

Les obsèques religieuses ont été célébrées dans la plus stricte intimité.

A notre ami GONVERS, fidèle amicaliste, le bureau de l'Amicale adresse ses sincères condoléances. Ses anciens compagnons de captivité du camp de Villingen participent à sa grande peine et l'entourent de leur affectueuse sympathie.

Nous apprenons avec tristesse le décès des camarades belges dont les noms suivent et appartenant aux stalags XABC :

COURTOIS Jules, rue du Centre, 95201 Tihange-Huy.

DEMARBAIS Henri, La Louvière, 23, rue des Alliés, 7060 Strey-Bracquegnies.

DUBOIS Emile, av. Wielemans-Ceuppens, 68.

FABRY André, 66, rue des Petites-Villes, 4430 Allier.

WILLENS Pierre, 6, rue Plumier, 4000 Liège.

SACRE Jean, 7, rue de Cortil, 6358 Wanfergeee-Baulat.

A toutes ces familles dans la peine, l'Amicale adresse ses sincères condoléances.

DÉPOT MEUBLES : RYSTO

7 ter, avenue de St-Mandé — PARIS (12^e)
Tél. 343-45-07

Centralisation du Meuble

pour les Négociants Français

DÉPOT MEUBLES RYSTO

7 ter, avenue de Saint-Mandé
PARIS 12^e — Métro : NATION
Téléphone : 343-45-07

Renseignements gratuits à tout membre
de l'Amicale VB - X ABC

CARNET BLANC

M. et Mme Henri DEMARQUE, M. et Mme Marc LAURENT ont la joie de vous faire part du mariage de leurs enfants, Nicole et Robert.

La messe de mariage a été célébrée le samedi 15 octobre 1977, en l'église de Lérerville.

Nous adressons toutes nos félicitations aux heureux parents et tous nos vœux de bonheur aux jeunes époux.

M. et Mme Jean LAURENT, de Fréjus, M. et Mme Jacques DELAGRANGE de Paris, sont heureux de vous faire part du mariage de leurs enfants Michel et Viviane.

La bénédiction nuptiale a été célébrée le samedi 15 octobre 1977 en l'église Saint-Germain-de-Charonne à Paris.

Notre rédacteur en chef, Henri PERRON, représentait l'Amicale à la cérémonie et a félicité, personnellement, son ancien compagnon de captivité, Jean LAURENT, ancien infirmier du Waldho.

Le bureau de l'Amicale adresse toutes ses félicitations aux heureux parents et tous ses vœux de bonheur aux jeunes époux.



COURRIER

Nos amis Pierre Vailly et Madame, 71, rue des Sorins, Montreuil-sous-Bois, en vacances actuellement à Epinal, souhaitent longue vie à tous nos retraités et futurs retraités. Bonnes amitiés à tous les amis Ulmistes, à mon vieux PLANQUE et à tout le bureau.

Notre ami Marc CAUSSE, retraité, 30450 Génolhac, nous écrit en nous envoyant une vue d'ensemble du quartier Bayardet à Génolhac (Gard) :

« A 600 mètres de là, vers la gauche, vous trouverez ma maison, où j'ai eu la visite de Charles

WENGER, en septembre 1976 et la visite de Jules GRANIER, en juillet 1977 et où je vous recevrai avec plaisir. »

Nous avons pris note de l'invitation de l'ancien pensionnaire du kdo Rotochsenkeller (dans un café-cabaret) d'Ulm et n'oublierons pas, lors de notre passage dans la région, d'aller frapper à sa porte !

Nos amis Madeleine et Lucien ARNOULT, nous écrivent :

« Nous voici à nouveau dans les Pyrénées, à Axat, dans l'Aude, où s'il fait chaud c'est trop, on ne peut sortir que le soir. Espérons que tous les amis ont passé de bonnes vacances. Sommes passés à Chard, voir notre amie Aimée. Bien amicalement à tous. »

Le président des anciens d'Ulm, notre ami l'abbé DERISOUD, avait rassemblé autour de lui, sous le beau ciel de notre Provence, Lucien VIALARD, vice-président de l'Amicale VB-XABC et Julien DUEZ, accompagné de Madame. Belle performance avec l'ascension du mont Ventoux (1912 m)... en auto, c'est vrai. Mais pour la voiture de DERISOUD, c'est une belle performance ! Quant à nos quatre touristes, pas essoufflés pour autant, ils ont pu jeter un coup d'œil admiratif sur le superbe panorama qu'on a du sommet du Ventoux.

Un sketch inédit de Paul Vandenberghe

C'est à l'obligeance de notre ami Marcel BEDOIN, 11, rue du Coin, 42000 Saint-Etienne, que nous devons de publier cette œuvre de notre grand ami disparu Paul VANDENBERGHE. Ce sketch fut écrit en captivité et publié dans la revue du stalag XB « Loisirs au camp » du 15 juillet 1941. Nous pensons que nos amis du XB riront avec plaisir ces lignes écrites par celui qui fut avant-guerre l'étoile naissante au firmament théâtral. Nous nous souvenons tous, car il était de notre génération, de la célèbre pièce « J'ai dix-sept ans », qui fut jouée 2 000 fois à La Potinière à Paris, fut traduite en huit langues différentes et donna naissance à un film. Cinq ans de captivité vinrent interrompre cette jeune carrière qui promettait d'être brillante. En captivité, il mit tout son talent d'auteur et son métier d'acteur au service de ses compagnons captifs.

J'ai connu Paul Vandenberghe lors des réunions que les bureaux des amicales VB et XABC tenaient pour étudier la meilleure façon de sortir l'amicale XABC de l'ornière où elle s'enlisait. Paul était un des plus ardents partisans de cette union VB-XABC. Il y voyait, pour sa chère amicale, le seul moyen de survie. Il m'avait promis son entier concours pour notre journal. Il me donna deux articles ; malheureusement la maladie le guettait sournoisement et un jour, nous eûmes la pénible surprise d'apprendre son décès. Le peu de temps que nous nous fréquentâmes me fit apprécier sa franche camaraderie, sa noble conscience et son extrême gentillesse.

Le sketch que nous allons publier fait partie d'un groupe de quatre sketches représentant « Les quatre saisons ». Il représente « Le printemps ». Nous supposons qu'il doit exister « L'été », « L'automne » et « L'hiver » et que ces sketches furent publiés successivement dans d'autres « Loisirs au camp ». Si des camarades de Sandbostel en étaient possesseurs, nous leur demandons de bien vouloir, pour honorer notre ami Paul, nous en adresser copie ou photocopie. Nous les en remercions à l'avance.

H. P.
Voici le sketch « Printemps », de Paul VANDENBERGHE :

Il a dix-sept ans. Elle en a quinze. Il est charmant. Elle est adorable. C'est leur première journée de vacances : ils ne s'étaient pas revus depuis un an. Pour bavarder plus tranquillement, ils ont quitté « les vieux » (les vieux, c'est la famille) et se sont assis dans le petit bois parfumé qui descend vers la mer. Elle porte une robe légère. Lui, est en short. Il fume une cigarette et il essaie de faire sortir la fumée par le nez, d'un air qu'il s'efforce de rendre naturel.

Elle. — Tu as la permission de fumer, maintenant ?
Lui. — (Fièrement.) Ben alors ! Même devant tout le monde, si je veux ! Papa m'avait dit « Après ton bac ! » Je l'ai, alors je peux !

Elle. — Mon frère Antoine, on ne lui permet pas.
Lui. — (Supérieur.) Antoine est un enfant.

Elle. — Un enfant ! Il a seize ans.
Lui. — N'empêche !

Elle. — Il se rase déjà, lui.
Lui. — Qu'est-ce que ça prouve ? Si je voulais, je me raserai aussi.

Elle. — (Moqueuse.) Tu raserai quoi ?
Lui. — (Vexé.) Tout de même ! Regarde d'un peu

BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - XABC.

Nom :

Prénoms :

Adresse :

Date de naissance :

Immatriculé au Stalag sous le N°

Kommando

Fait à, le

Signature,

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE VB - XABC, 68, rue de la Chaussée d'Antin, Paris 9^e. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 20 F par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal Paris 4841-48 D.

plus près, si j'en ai des moustaches ! Evidemment, c'est pas des moustaches de flic !

Elle. — (Penchée sur ses lèvres.) Y a pas grand-chose ! Grand-mère en a plus que toi !

Lui. — (Pouffant.) Idiote ! (Il respire.) Comme tu sens bon !

Elle. — C'est un nouveau parfum. Je l'ai trouvé dans la chambre de Marie-Anne. Ça s'appelle « Premier baiser ».

Lui. — Comment dis-tu ?

Elle. — (Baissant les yeux.) Premier baiser. (Un temps pendant lequel ils restent rêveurs.)

Lui. — (Pensif, mâchonnant une fleur.) C'est bête... Elle. — Qu'est-ce qui est bête ?

Lui. — (Fermé.) Rien... Tu ne comprendrais pas.

Elle. — Naturellement ! Je suis une idiote !

Lui. — Mais non ! Pourquoi ?

Elle. — C'est ce que tu penses. Aux vacances dernières déjà, tu passais ton temps à me dire que toutes les filles étaient des idiotesses et qu'elles ne comprenaient rien à rien.

Lui. — Oui, mais toi, tu n'es pas toutes les filles !

Elle. — Jean-Pierre, explique-moi pourquoi tu as dit « c'est bête » sur ce ton-là ?

Lui. — Tu y tiens ?

Elle. — Je t'en prie.

Lui. — Alors tâche de comprendre à demi-mot, car je n'aime pas les longs développements. Tu penches ton visage sur le mien pour regarder ma moustache : choc ! Je respire ton parfum : re-choc ! Tu me parles au même instant d'un premier baiser : re-re-choc ! Résultat de ces chocs successifs, je dis « c'est bête ! ». Tu comprends ?

Elle. — (Qui comprend parfaitement.) Rien du tout.

Lui. — Eh bien ! J'aime mieux ça ! (Ils restent sans parler. Un oiseau chante. Deux papillons se poursuivent et vont s'étreindre sur une fleur.)

Elle. — (Après un temps.) Si on s'en allait ?

Lui. — Pourquoi ? On est très bien ici !

Elle. — Peut-être, mais je veux m'en aller !

Lui. — Tu veux t'en aller, parce que tu as peur !

Elle. — Peur de quoi ?

Lui. — Peur de ce que je vais te demander.

Elle. — Et qu'est-ce que tu vas me demander ?

Lui. — (La voix sourde.) Embrasse-moi !

Elle. — (Troublée.) Tu es fou !

Lui. — Je ne suis pas fou, je t'aime !

Elle. — (Coquette.) On dit ça ! Tu m'aimes parce que tu as brusquement envie de m'embrasser !

Lui. — Non, c'est le contraire. J'ai envie de t'embrasser parce que je t'aime.

Elle. — Depuis quand ?

Lui. — Je ne sais pas... Peut-être depuis l'année dernière, quand je t'ai vue à ce bal où tu arborais ta première robe de jeune fille. C'est ce soir-là que je me suis rendu compte que tu étais vraiment jolie. Tu te souviens ? Je t'ai fait danser... J'étais troublé...

Elle. — Je me souviens... Tu étais gauche, embarrassé... Tu m'en as dit, des bêtises, ce soir-là !

Lui. — Oui. J'étais bête. J'étais amoureux.

Elle. — (Avec une nuance de reproche.) Tu as bien caché ton jeu, depuis ce temps-là. En un an, pas une lettre... Rien ! Tu m'aimes quand tu me vois !

Lui. — Oui ? Et tous les vers que j'ai écrits pour toi pendant les cours de math ? Et ta photo dans ma chambre ? Et un petit mouchoir à toi que j'ai conservé, sans jamais le faire laver... ?

Elle. — (Emue.) C'est vrai ?

Lui. — Ben alors !

Elle. — Perds donc l'habitude de dire « Ben alors », c'est vulgaire.

Lui. — (Suppliant.) Embrasse-moi !

Elle. — Mais... Jean-Pierre, c'est... très grave, un premier baiser !

Lui. — (Très petit mâle.) Ne fais pas de littérature, et dis-moi franchement que je te dégoûte !

Elle. — (Les larmes aux yeux.) Oh ! Jean-Pierre !

Lui. — Naïf ! Je n'ai pourtant plus de boutons sur le visage, comme l'année dernière !

Elle. — (Comme elle dirait « je t'aime ».) Que tu es bête ! Que tu es bête !

Lui. — (Poursuivant.) C'est vrai, ça ! On n'a pas idée d'être dinde à ce point-là !

Un temps. Ils boudent tous les deux, puis leurs regards se croisent. Alors, il l'attire doucement à lui en murmurant « Je t'aime » et il lui prend les lèvres d'un geste maladroit et passionné.

Elle. — (Rouge comme une pivoine.) Eh bien, tu... tu es bien avancé, à présent... (et elle éclate en sanglots).

Lui. — (Blanc comme un linge.) Jacqueline ! Mon petit Jacquot ! Faut pas pleurer, voyons ! Je... Je te demande pardon ! Je ne le ferai plus...

Elle. — (A travers ses larmes.) Tu me le promets ?

Lui. — Je te le jure !

Elle. — Alors, puisque tu le jures !

(Elle le regarde, se blottit dans ses bras et, avec un geste lent, appris au cinéma, elle lui donne sa bouche.)

Paul VANDENBERGHE.

"Wolfgang 160"

Mes camarades vont se demander la raison de ce titre... qui commence par un animal peu sympathique : loup...

Et pourtant, pour moi — alors qu'en juin je tualis temps de mon mieux à l'infirmerie de l'offlag XC à Nienburg-sur-Weser — il représentait le chemin de liberté.

Le 6 juin 1943, en gare de Nienburg, je prenais contact avec le train sanitaire qui devait me ramener en France. Je n'ai jamais su pourquoi on lui a attribué ce terme !

Arrêt à Trèves... Première ville française, Pagny-sur-Moselle. Et, enfin, Lyon-Perrache. L'instant tant attendu était arrivé.

En juin dernier, c'est-à-dire 34 années après, je vous expliquer dans quelles conditions j'ai entendu prononcer ce terme guttural... qui était toujours en ma mémoire.

Réforme... toute petite : inférieure à 10 %, me imputable au service (genou droit) ; j'ai attendu jusqu'en 1976 pour faire une demande en aggravation.

Un an après, convocation au Centre de réforme de Dijon.

A l'heure convenue, je me suis présenté devant le médecin-chef.

Excellent accueil ; après une petite introduction la phrase suivante a été prononcée par le grand patron : « Si je vous parle du Wolfgang 160, cela vous rappelle-t-elle quelque chose ? ».

Instantanément, la réponse est venue : « C'est le nom du train sanitaire qui m'a ramené d'Allemagne en juin 1943. ».

Prenant de l'assurance, j'ai posé une question précise : « Docteur, comment savez-vous cela ? ».

Amicalement, posément, l'explication est venue : « J'étais le médecin français responsable de ce train. C'est moi qui vous ai ramené en France. ».

Retrouvant mes forces, malgré mon « asthénie » gardant toute ma lucidité, j'ai rappelé à mon interlocuteur le malheureux incident qui s'est produit pendant le retour.

Je me trouvais à proximité du wagon cellulaire — capitonné — qui contenait quelques camarades atteints de folie. A un moment donné, les pauvres se sont littéralement lardés de coups, en poussant des cris inhumains ; ce n'étaient malheureusement pas des simulateurs... Ils étaient en sang, en loques. Nous sommes intervenus auprès du service sanitaire. Médecins et infirmiers ont réparé les dégâts... camisole de force, etc.

Le docteur se souvenait bien de cette triste scène ; m'a indiqué d'ailleurs qu'il y avait deux compartiments de ce genre.

Poursuivant sur ma lancée, je lui ai fait part de ma surprise, de mon inquiétude même à l'instant où

CHAMPAGNE
R. BERTIN

(ex-P.G. Waldhotel, D B)

Propriétaire récoltant

Manipulant

VRIGNY, près de REIMS

Vente directe

B renseignements sur demande

me retrouvais seul dans le train en gare de Lyon-Perrache. Au bout d'un moment, deux brancardiers — munis naturellement d'un brancard — sont venus chercher P.G. Ducloux Paul, matricule 24593 XB...

Je devais être bien atteint... puisqu'à l'arrivée seulement, je me suis aperçu que j'étais malade, couché.

J'ai un peu menti au docteur... Je n'ai pas pris place dans la civière ! Il est vrai que je n'avais que quelques mètres à faire...

Autre considération : la dernière grève des cheminots de fer m'a contrarié et m'a mis dans un état d'énergie qui était bien de circonstance ; le lendemain de cette grève, je pensais me rendre à Dijon par la voie ferrée. Le train avait un retard considérable... tant et si bien que j'ai dû forcer sur l'autoroute pour pouvoir me présenter à l'heure au Centre.

Tension nerveuse, accélération des pulsations. Tout allait pour le mieux. Résultat : 40 %. Je ne croyais pas mes yeux.

Encore une fois, la chance était avec moi.

Paul DUCLOUX.

Notre premier jeudi

N'oubliez pas nos prochains jeudis de rencontres

Le jeudi 3 novembre 1977.

Le jeudi 1^{er} décembre 1977.

Le jeudi 5 janvier 1978, etc.

Venez nombreux assister à nos dîners familiaux. Les occasions de se rencontrer se font rares. Les vacances nous éloignent les uns des autres. Les temps ne nous facilitent pas les sorties, goûtons ensemble la joie de l'amitié aux repas de nos premiers jeudis. Nous vous attendons.

L. V.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal : 4^e trimestre 1977

Le Gérant : ROCHEREAU.

Imprimerie J. ROMAIN - 79110 Chef-Boutonne